

L'ÉNIGME HUMAINE : LE CORPS, L'ÂME ET LA MORT

Frère Benoît DOMINI

INTRODUCTION

Réfléchir sur la mort n'est pas chose facile. En effet, lorsqu'on s'interroge sur le sens de la mort, on soulève une question universelle, peut-être même la question humaine par excellence. Puisque l'homme est par définition l'être qui s'interroge sur le sens de sa vie, et donc sur le sens de sa mort, André Malraux a pu écrire que « l'homme est né lorsque pour la première fois devant un cadavre il a chuchoté : pourquoi ?¹ ».

La question de la mort fait de la vie humaine une énigme. Alors que le désir de vivre est comme inscrit dans les fibres de notre être, nous nous approchons pourtant tous inexorablement de la mort, et ce malgré les efforts gigantesques déployés par la technique moderne pour arrêter ou retarder cette échéance. De fait, que nous soyons riches ou pauvres, en bonne santé ou malades, tous, nous mourons un jour. « Nous étions ce que vous êtes, mais vous serez ce que nous sommes » lit-on à l'entrée de certains cimetières. On a ainsi calculé qu'il meurt chaque année dans le monde 57 millions de personnes, c'est-à-dire mille-huit-cents tous les quarts d'heure, soit deux décès par seconde.

Devant cette perspective si impressionnante de la mort, la tendance spontanée chez beaucoup serait de se voiler la face et de vivre dans ce que Blaise Pascal appelait le « divertissement », c'est-à-dire de vivre comme si nous ne devions pas mourir. Comme le notait à la même époque l'évêque Bossuet : « Les vivants n'ont pas moins soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts eux-mêmes² » ; « Nous avons beau savoir que nous allons mourir, nous ne voulons pas y croire ».

De fait, plus encore que du temps de Pascal ou de Bossuet, la mort est devenue aujourd'hui un véritable tabou. Autrefois, surtout dans nos campagnes, la mort faisait partie de la vie : on la préparait, on l'accompagnait, on la respectait. Aujourd'hui, nous voulons la cacher. Plus encore, nous voudrions nous cacher à nous-mêmes que nous allons mourir. Les Chrétiens prient pour que

¹ A. MALRAUX, *La Corde et les souris, Œuvres complètes*, t. 3, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1996, p. 834.

² J.-B. BOSSUET, *Sermon pour le vendredi de la IV^e semaine de Carême 1666*, Exorde.

Dieu leur épargne une mort subite et imprévue. Au contraire, beaucoup semblent en nos temps aspirer à une mort subite et imprévue tant la perspective de mourir leur fait peur³.

La mort nous heurte car elle est ce qui résiste encore à notre tentation de toute-puissance⁴. Mais surtout, la mort nous fait peur car nous avons perdu l'espérance d'une vie éternelle. La mort signe pour beaucoup l'anéantissement total de la vie. La mort semble même faire de la vie humaine une véritable tragédie car à quoi bon vivre si l'on sait que tout ce à quoi nous tenons le plus va disparaître dans le néant, d'une manière absurde ? Voilà pourquoi, comme le disait Jean-Paul II,

La civilisation contemporaine fait tout ce qui est en son pouvoir pour détourner la conscience humaine de l'inéluctable réalité de la mort en tentant de pousser l'homme à vivre comme si la mort n'existait pas ! La réalité de la mort est pourtant évidente. Il n'est pas possible de la faire taire ; il n'est pas possible de dissiper la peur qui l'accompagne. L'Homme craint la mort [...] et cette crainte a une valeur salvifique : elle ne doit pas être effacée de l'homme⁵.

Ce que dit ici Jean-Paul II est profondément juste : pour pouvoir vivre vraiment, nous devons être capables de donner un sens à notre mort. Ou, pour le dire autrement, seul l'accueil serein de la mort peut engendrer une culture de la vie⁶. Avec les ressources de la foi et de la raison, nous devons donc chercher à retrouver le sens de la mort ou, pour le dire avec les mots de Jean-Paul II, sa valeur salvifique. De fait, l'homme n'est pas tant un vivant destiné à la mort qu'un mortel appelé à la vie.

Dans cet enseignement, nous soulèverons au sujet de la mort trois questions que nous nous sommes déjà tous posés un jour. Tout d'abord, nous chercherons à définir ce qu'on appelle la « mort ». En effet, qu'est-ce que la mort ?

³ Cf. J. RATZINGER, *La mort et l'au-delà*, Paris, Fayard, 1979, p. 83.

⁴ Un ancien aumônier de centre anticancéreux remarquait ainsi que « certains médecins considèrent la mort comme un échec épouvantable et n'arrivent absolument pas à l'assumer. Cela peut entraîner chez eux des comportements éthiques tout à fait opposés [...] allant de l'acharnement thérapeutique à l'euthanasie. Ce couple de contraires exprime un même refus du mystère de la mort. On fait de l'acharnement thérapeutique jusqu'au moment où on ne peut plus rien faire ; à ce moment-là on supprime. » (J.-M. GARRIGUES, *A l'heure de notre mort. Accueillir la vie éternelle*, Édition de l'Emmanuel, 2002.)

⁵ JEAN-PAUL II, Homélie, 23-04-1995.

⁶ J.-M. BOT, *Les mystères de la vie éternelle*, Paris, Artège, 2017, p. 43 : « La culture ambiante à fuir ou à escamoter cette échéance qu'elle entretient, à son insu, une culture de mort. Seul l'accueil religieux de la mort, sachant donner sens au deuil, engendre une culture de vie. C'est ce qui fait d'ailleurs la valeur irremplaçable des funérailles chrétiennes, même dans un pays aussi déchristianisé que le nôtre. »

Et que se passe-t-il lorsqu'un homme meurt ? La mort est-elle la fin de tout ? Ensuite, nous nous demanderons d'où vient la mort. Est-elle une réalité naturelle, « normale » ? Mais, dans ce cas, pourquoi la redoutons-nous autant ? Enfin, dans une troisième partie, nous montrerons comment la méditation de notre mort peut nous aider à vivre vraiment. Nous essaierons de comprendre avec les saints que la perspective de notre mort, loin de nous empêcher de vivre, donne un sens à tout ce que nous faisons ici-bas.

I. QU'EST-CE QUE LA MORT ?

Tout d'abord, essayons de comprendre ce qu'est la mort : que se passera-t-il lorsque nous mourrons ?

Au premier abord, la mort ne semblerait qu'une simple réalité biologique. La mort, comme le relèvent les dictionnaires de médecine, c'est la cessation totale et définitive des fonctions vitales. Biologique ou clinique, la mort serait donc une réalité assez prosaïque : c'est le dernier souffle, le cœur qui cesse de battre, le corps vivant qui devient cadavre et qui se corrompt⁷. Dans sa dimension biologique, la mort humaine est donc comparable à celle de tous les animaux. Elle est une réalité apparemment toute simple et platement biologique : de même que les plantes et les animaux naissent et meurent, de même l'homme, qui est un être vivant, doit mourir un jour.

De fait, la mort chez l'homme semble d'une nature différente que celle des plantes et des animaux. Car, parmi les vivants, l'homme est le seul à se demander si la mort est la fin de tout. Il est également le seul à espérer un au-delà de la mort. En effet, quelque chose en lui résiste à la perspective d'être anéanti à jamais. L'homme ne peut pleinement se satisfaire de sa condition mortelle. La plupart des cultures et des religions évoquent donc une immortalité de l'âme ou, du moins, affirment que quelque chose qui est en l'homme ne disparaît pas au moment du dernier souffle.

Il y a là une intuition juste. Car si avec la mort le corps se corrompt rapidement et disparaît bel et bien, ce que les traditions religieuses et philosophiques appellent l'« âme » ne connaît pas la corruption. Cela, nous le savons avec certitude par le moyen de la foi mais aussi par celui de la raison.

La foi tout d'abord enseigne que l'homme est bien d'avantage qu'un amas de cellules soumis aux aléas de la corruption biologique. L'homme a une âme, un principe de vie, qui subsiste à la mort du corps. L'âme est donc immortelle,

⁷ *Dictionnaire médical de l'Académie de Médecine*, 2020 : « Mort : Cessation totale et définitive des fonctions organiques et tissulaires animant l'organisme. *Dans le langage courant la mort se définit par l'arrêt évident et définitif de toutes les fonctions vitales* ».

parce qu'elle est de nature spirituelle. « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais qui ne peuvent tuer l'âme » disait Jésus à ses disciples. Si le corps connaît la mort, l'âme ne peut quant à elle disparaître.

Avec poésie, Pascal écrivait de l'homme qu'il n'est « qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais [qu'il] est un roseau pensant⁸. » La pensée, ou la volonté, sont les signes en l'homme de la présence d'une âme spirituelle. L'homme, comme le notait saint Irénée, n'est ni un corps, ni une âme, ni un esprit, mais le « mélange » et l'« union » de ces trois principes⁹.

De fait, l'âme spirituelle donne à la personne humaine, pourtant assez comparables aux animaux de par son corps, une incomparable noblesse et dignité. Et c'est pourquoi, comme l'affirmait le Concile Vatican II,

[L]'homme ne se trompe pas lorsqu'il se reconnaît supérieur aux éléments matériels et qu'il se considère comme irréductible [...] à une simple parcelle de la nature [...]. Par son intériorité, il dépasse en effet l'univers des choses [...]. Ainsi, lorsqu'il reconnaît en lui-même une âme spirituelle et immortelle, il n'est pas le jouet d'une création imaginaire qui s'expliquerait seulement par les conditions physiques et sociales ; mais au contraire il atteint le tréfonds même de la réalité¹⁰.

Ce que nous enseigne la foi de l'Église sur l'âme spirituelle, la raison le confirme. Bien sûr, la réalité de l'âme est aujourd'hui très contestée. « Je n'ai jamais vu d'âme sous mon scalpel » déclarait avec ironie le savant médecin Jean Charcot (1825-1893). Croire en l'âme relève pour beaucoup aujourd'hui d'une conception naïve et enchantée de l'univers qui était celles des peuples primitifs. Pour le dire autrement, l'âme serait une idée désuète indigne de notre modernité éclairée. La science, en se développant, nierait la réalité de l'âme.

De fait, la science ne peut ni affirmer ni nier la réalité de l'âme. Car en déclarant que « l'âme rationnelle ou intellectuelle est par elle-même la forme du corps humain », l'Église faisait allusion à un domaine étranger de par sa méthode à celui des sciences, à savoir à la tradition de la philosophie grecque reprise par les docteurs chrétiens du Moyen Âge, notamment saint Thomas d'Aquin¹¹. Pour

⁸ B. PASCAL, *Pensées* (éd. Brunschvicg, §347).

⁹ IRÉNÉE DE LYON, *Contre les hérésies*, V, 6, 1 : « L'homme parfait, c'est le mélange et l'union de l'âme qui a reçu l'Esprit du Père et qui a été mélangée à la chair modelée selon l'image de Dieu [...]. Car la chair modelée, à elle seule, n'est pas l'homme parfait : elle n'est que le corps de l'homme, donc une partie de l'homme. L'âme, à elle seule, n'est pas davantage l'homme : elle n'est que l'âme de l'homme, donc une partie de l'homme. L'Esprit non plus n'est pas l'homme [...]. C'est le mélange et l'union de toutes ces choses qui constituent l'homme parfait ».

¹⁰ CONCILE VATICAN II, *Gaudium et spes*, 14/2.

¹¹ Cf. COMMISSION THÉOLOGIQUE INTERNATIONALE, *Communion et service : La personne humaine créée à l'image de Dieu*, 2004, n° 30 : « Pour maintenir l'unité du corps et de l'âme clairement enseignée

ce docteur de l'Église, le corps et l'âme forment une seule entité tout en étant de nature différente. L'âme est la forme du corps, car elle lui donne son identité la plus profonde, celle d'être un vivant unifié et finalisé. L'âme, le scientifique ne peut en parler puisque sa méthode lui demande d'expliquer le corps humain par le biais des seules causes matérielles. Or, l'esprit et la volonté humaines transcendent la matière, même si elles se servent des organes, notamment du cerveau, pour opérer. Et parce que le siège de l'intelligence et de la volonté se trouve dans l'âme, celle-ci transcende également la matière. L'âme humaine est donc un principe qui échappe de par sa nature spirituelle à l'investigation scientifique mais qui se découvre d'une manière rationnelle par le biais de l'analyse philosophique.

Saint Thomas affirmait ainsi de l'homme qu'il est comme « un horizon aux confins de la nature spirituelle et de la nature corporelle, qui, intermédiaire entre l'une et l'autre, participe aux perfections de chacune, les spirituelles et les corporelles¹² ». Autrement dit, l'homme rassemble en lui toutes les perfections de l'univers corporel et le transcende, quand bien même il est l'être le plus infime dans la hiérarchie des réalités douées d'esprit.

À la lumière de la foi et de la raison, il devient possible de comprendre ce qui se passe au moment de la mort :

L'Église affirme la survivance et la subsistance après la mort d'un élément spirituel, qui est doué de conscience et de volonté, en sorte que le "moi" humain subsiste. Pour désigner cet élément, l'Église emploie le mot "âme", consacré par l'usage de l'Écriture et de la Tradition. Sans ignorer que ce terme prend dans la Bible plusieurs sens, elle estime néanmoins qu'il n'existe aucune raison sérieuse de le rejeter et considère même qu'un outil verbal est absolument nécessaire pour soutenir la foi des chrétiens¹³.

Au moment de la mort, l'âme habituellement unie au corps se trouve donc « dans une nouvelle situation » :

D'un point de vue théologique le moment de la mort est celui où l'âme n'est plus en mesure de reprendre l'animation de cette portion de matière qui constituait son corps. Elle se trouve dans une nouvelle situation, arrachée au

dans la Révélation, le Magistère a adopté la définition de l'âme humaine comme « forme substantielle » (*forma substantialis*). Sur ce point, le Magistère s'est basé sur l'anthropologie thomiste qui, puisant dans la philosophie d'Aristote, comprend le corps et l'âme comme les principes matériel et spirituel d'un être humain singulier. » Voir également JEAN-PAUL II, *Discours au Congrès international de la Société Saint-Thomas*, 04-01-1986 (DC 1913 [1986] p. 235-237).

¹² THOMAS D'AQUIN, *In III Sent.*, Prol.

¹³ CONGRÉGATION POUR LA DOCTRINE DE LA FOI, « Note sur la vie éternelle et l'au-delà », 17-05-1979.

monde physique, et dévoilée à elle-même dans sa nature spirituelle supérieure à l'univers sensible. Cela ne veut pas dire qu'elle perd toute relation avec le corps pour devenir un pur esprit sur le modèle angélique. Non, bien sûr, puisqu'elle est substantiellement la forme ou le logiciel d'un corps. Elle garde donc en elle la mémoire de ce corps, un peu comme une personne garde la mémoire de son membre absent. L'âme humaine emporte avec elle, de l'autre côté de la mort, la capacité naturelle d'animer une portion de matière pour en refaire son corps. Cette capacité naturelle est même une tendance nécessaire et irrésistible vers l'unité perdue. L'âme séparée demeure liée à ce monde visible par toutes les fibres de son être. Elle continue à communiquer avec lui dans une ouverture plus universelle qui l'oriente vers la résurrection physique de la fin des temps¹⁴.

De fait, si la mort marque la fin de nos souffrances liées au corps humain et si elle représente pour les chrétiens la porte de la vie éternelle, la séparation de l'âme et du corps demeure une très grande violence. En effet, l'âme qui avait été créée par Dieu pour animer un corps se trouve alors amputée d'une dimension constitutive d'elle-même, dans un état très anormal. L'homme n'est pas un ange, lequel est par nature purement spirituel. L'homme est à la fois corps et esprit, et c'est pourquoi la perspective de la mort, même si elle ne signifie pas son anéantissement total, provoque spontanément en lui une grande crainte.

II. D'OÙ VIENT LA MORT ?

Ce que nous venons d'affirmer nous oblige à nous poser une autre question, qui fera l'objet de notre deuxième partie. En effet, si nous envisageons la mort comme un drame, celle-ci semble pourtant naturelle. Quoi apparemment de plus naturel que la mort ? « Il y a un temps pour vivre et un temps pour mourir » reconnaît le livre de Qohéleth. N'est-il pas naturel pour le corps humain qui est poussière de retourner à la poussière ? De fait, d'où vient la mort ? Et peut-on dire qu'il est naturel à l'homme de mourir ?

À ces questions, le *Catéchisme de l'Église catholique* offre une réponse toute en finesse. Il reconnaît tout d'abord qu'« en un sens, la mort corporelle est naturelle » (n°1006) : « Nos vies sont mesurées par le temps, au cours duquel nous changeons, nous vieillissons et, comme chez tous les êtres vivants de la terre, la mort apparaît comme la fin normale de la vie » (n°1007).

Cependant, il faut ici ajouter que l'homme ne se réduit pas à un corps soumis aux lois de l'entropie. Il est, comme nous venons de le dire, à la frontière du monde corporel et spirituel. Ainsi, « la vie [de] l'homme est bien plus qu'une

¹⁴ J.-M. BOT, *Les mystères de la vie éternelle*, op. cit., p. 52-53.

existence dans le temps. C'est une tension vers une plénitude de vie ; c'est le germe d'une existence qui va au-delà des limites mêmes du temps¹⁵ ». En d'autres termes, il existe en nous un désir lui aussi naturel de vivre toujours avec notre corps et notre âme. Comme le déclarait les Pères du Concile Vatican II, l'homme porte en lui de par son âme comme un « germe d'éternité ». Citons la Constitution conciliaire *Gaudium et spes* (18/1) :

C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet. L'homme n'est pas seulement tourmenté par la souffrance et la déchéance progressive de son corps, mais plus encore, par la peur d'une destruction définitive. Et c'est par une inspiration juste de son cœur qu'il rejette et refuse cette ruine totale et ce définitif échec de sa personne. Le germe d'éternité qu'il porte en lui, irréductible à la seule matière, s'insurge contre la mort. Toutes les tentatives de la technique, si utiles qu'elles soient, sont impuissantes à calmer son anxiété : car le prolongement de la vie que la biologie procure ne peut satisfaire ce désir d'une vie ultérieure, invinciblement ancré dans son cœur.

Pour se convaincre que tout homme désire l'éternité en raison de son âme immortelle, il suffit d'arpenter les allées de nos cimetières et d'y lire les épitaphes gravées sur les tombes : « Nous ne t'oublierons pas » ; « Tu resteras à jamais dans notre cœur » ; « Souvenirs éternels ». De fait, nous désirons tous l'éternité, qui que nous soyons. Quelque chose en nous répugne très profondément à la perspective de la mort. Même les mausolées et les monuments des régimes les plus laïques proclament ce désir d'éternité : « La république éternellement reconnaissante », « Gloire éternelle aux héros de la nation », etc. Les valeurs qui donnent sens à notre vie – l'amour, la vérité, la fidélité – ne peuvent qu'être éternelles. Et même celui qui désespère de l'éternité pour lui-même désire que les personnes qu'il aime ne meurent jamais. En réalité, le désir d'éternité est tellement lié à notre condition humaine que, pour l'étouffer, il faudrait détruire l'homme lui-même.

Ainsi, si on limite l'homme à son corps, nous pouvons dire avec le Catéchisme qu'« en un sens » il lui est « naturel » de mourir. Mais, envisagé dans l'unité de toute sa personne, corps périssable et âme incorruptible, l'homme vit comme une profonde anormalité le fait de ne pas vivre toujours avec son corps et son âme. La mort ne lui est pas naturelle sous ce second rapport.

De fait, la foi chrétienne vient éclairer ce paradoxe. Nous ne savons certes pas à quoi ressemblait précisément la vie d'Adam et Eve avant le Pêché originel. Cependant, comme le dit le *Résumé du Catéchisme de l'Église catholique* :

¹⁵ JEAN-PAUL II, *Evangelium vitae*, n°34.

En créant l'homme et la femme, Dieu leur avait donné une participation spéciale à sa vie divine, dans la sainteté et la justice. Dans le projet de Dieu, l'homme n'aurait dû ni souffrir ni mourir. En outre, il régnait une harmonie parfaite de l'homme en lui-même, entre la créature et le créateur, entre l'homme et la femme, comme aussi entre le premier couple humain et toute la création¹⁶.

Essayons de comprendre ce point de notre foi. Un extrait du livre de la Sagesse est particulièrement éclairant à ce sujet :

Dieu n'a pas fait la mort, il ne prend pas plaisir à la perte des vivants. [...] Oui, Dieu a créé l'homme pour l'incorruptibilité, il en a fait une image de sa propre nature ; c'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde ils en font l'expérience, ceux qui lui appartiennent¹⁷ !

Cette citation de la Parole de Dieu offre en quelques mots un résumé saisissant du regard chrétien sur la mort : elle est en effet la conséquence de la rupture de l'homme avec Dieu. Elle est le « salaire du péché » (Rm 6, 23) comme l'écrit saint Paul. En perdant la grâce sanctifiante par laquelle Dieu habitait le cœur de l'homme, Adam et ses descendants ont connu la mort. Certes, répétons-le, la mort est « naturelle » au sens où elle est une loi intrinsèque au caractère matériel des choses mais il reste que, sans nier cette évidence, l'homme, dans son premier état, quoique « possédant une nature mortelle », avait également reçu un don de Dieu pour ne pas mourir, un don que les théologiens appellent « préternaturel ». Cette grâce de l'intégrité originelle permettait à l'homme de ne pas connaître la mort corporelle et de demeurer vivant dans toutes les dimensions de son être, même celles qui, par elles-mêmes, auraient dû normalement être soumises à la corruption. Voici comment le *Catéchisme* (n°1008) résume ce dogme de notre foi :

La mort est conséquence du péché. Interprète authentique des affirmations de la Sainte Écriture (cf. Gn 2,17 3,3 3,19 ; Sg 1,13 ; Rm 5,12 6,23) et de la Tradition, le Magistère de l'Église enseigne que la mort est entrée dans le monde à cause du péché de l'homme (cf. DS 1511). Bien que l'homme possédât une nature mortelle, Dieu le destinait à ne pas mourir. La mort fut donc contraire aux desseins de Dieu Créateur, et elle entra dans le monde comme conséquence du péché (cf. Sg 2,23-24). « La mort corporelle, à laquelle l'homme aurait été soustrait s'il n'avait pas péché » (GS 18), est ainsi « le dernier ennemi » de l'homme à devoir être vaincu (cf. 1Co 15,26).

¹⁶ *Compendium du Catéchisme de l'Église catholique*, n°72.

¹⁷ Sg 1, 13-15 ; 2, 23-24.

La mort est donc un châtement du péché. En accueillant cette vérité de foi au premier abord peu réjouissante, on comprend que la mort puisse devenir pour l'homme un moyen de vivre vraiment. Car un châtement n'est pas simplement une punition que Dieu inflige à l'homme pécheur, mais c'est aussi un moyen de relèvement, une invitation à la conversion. Le châtement est un moyen dans la pédagogie de Dieu afin de conduire les hommes pécheurs à la sainteté et à la vie éternelle. Affirmer que la mort est un châtement nous engage donc à nous demander quelle valeur elle peut acquérir, et comment elle peut devenir pour nous un moyen de vivre vraiment avec Dieu.

III. LE SENS DE LA MORT CHRÉTIENNE

Pour un chrétien, « la mort est transformée par le Christ [...] L'obéissance de Jésus a transformé la malédiction de la mort en bénédiction » (CEC n°1009). Les Chrétiens croient que la mort n'aura pas le dernier mot. En assumant la mort, Jésus l'a vaincue par sa résurrection. Ce faisant, Il a donné à la mort humaine une nouvelle signification et un pouvoir salvifique. Comme le dit avec beaucoup de profondeur le *Catéchisme* :

Grâce au Christ, la mort chrétienne a un sens positif. « Pour moi, la vie c'est le Christ et mourir un gain » (Ph 1, 21). « C'est là une parole certaine : si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui » (2 Tm 2,11). La nouveauté essentielle de la mort chrétienne est là : par le Baptême, le chrétien est déjà sacramentellement « mort avec le Christ », pour vivre d'une vie nouvelle ; et si nous mourons dans la grâce du Christ, la mort physique consomme ce « mourir avec le Christ » et achève ainsi notre incorporation à Lui dans son acte rédempteur.

Animé d'une telle espérance, les saints sont allés courageusement à la mort qui représentait pour eux comme la porte d'entrée dans la vie éternelle. S. Ignace d'Antioche par exemple pouvait déclarer avec flamme alors qu'il était conduit à Rome pour y subir le martyre :

Il est bon pour moi de mourir dans ("eis") le Christ Jésus, plus que de régner sur les extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, qui est mort pour nous ; lui que je veux, qui est ressuscité pour nous. Mon enfantement approche... Laissez-moi recevoir la pure lumière ; quand je serai arrivé là, je serai un homme (S. IGNACE D'ANTIOCHE, Rm 6,1-2).

[Ainsi,] Dans la mort, Dieu appelle l'homme vers Lui. C'est pourquoi le chrétien peut éprouver envers la mort un désir semblable à celui de S. Paul : « J'ai le désir de m'en aller et d'être avec le Christ » (Ph 1,23) ; et il peut transformer sa propre mort en un acte d'obéissance et d'amour envers le Père, à l'exemple du Christ (cf. Lc 23,46)¹⁸.

Ainsi, la mort est pour les chrétiens le moyen de rejoindre Dieu, mais elle aussi et indissociablement une épreuve, non seulement au sens de souffrance,

¹⁸ *Catéchisme de l'Église catholique*, n°1010-1011.

mais aussi de vérification. La mort vérifiera la qualité de notre foi, de notre espérance et de notre charité. De même que l'or est éprouvé, purifié, par le feu, nous passerons tous l'épreuve de la mort. Et c'est même pourquoi, plutôt que chercher à réussir dans la vie, ou de réussir notre vie, nous devons surtout chercher à réussir notre mort¹⁹. La mort sera en effet pour nous tous le moment de vérité où nous nous donnerons tout à Dieu, y compris jusqu'à notre dernier souffle, à l'image de Jésus sur la Croix qui a tout remis à son Père. « Pour ceux qui meurent dans la grâce du Christ, [la mort] est une participation à la mort du Seigneur, afin de pouvoir participer aussi à sa Résurrection²⁰ ». Muni des sacrements, le chrétien peut faire de sa mort un sommet d'amour.

Saint François d'Assise après avoir loué Dieu pour sa création achevait donc son célèbre Cantique des créatures en bénissant Dieu pour « sœur notre mort corporelle » :

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mort corporelle, à qui nul homme vivant ne peut échapper. Malheur à ceux qui mourront dans les péchés mortels, heureux ceux qu'elle trouvera dans ses très saintes volontés, car la seconde mort ne leur fera pas mal.

Nous commençons à comprendre pourquoi les Anciens mettaient tant de soin à préparer leur mort puisqu'ils la considéraient comme le sommet de leur vie, le moment où ils aimeraient peut-être le plus en vérité. À leur suite, nous devons donc « apprendre à mourir ».

Saint Antoine d'Égypte donnait une consigne aux moines qui vaut aussi pour nous : « Chaque jour, en nous levant, pensons que nous ne subsisterons pas jusqu'au soir, et le soir, en nous couchant, pensons que nous ne nous réveillerons pas²¹. » De fait, « le souvenir de notre mortalité sert aussi à nous rappeler que nous n'avons qu'un temps limité pour réaliser notre vie²² ».

Si nous savions que nous allons mourir dans peu de temps, nous changerions probablement du tout au tout. On se convertirait pour de bon, on irait se confesser et communier avec beaucoup plus de ferveur que d'habitude. Mais voilà : notre problème est que nous pensons que nous avons encore demain pour nous convertir. Et demain nous aurons demain. Jusqu'au jour de notre mort. Mais ce jour-là, il n'y aura plus de demain... Et ce sera peut-être trop tard. Ainsi, l'auteur de *l'Imitation du Christ* avertissait son lecteur avec une grande justesse lorsqu'il écrivait :

¹⁹ Cf. F. HADJADJ, *Réussir sa mort. Anti-méthode pour vivre*, Paris, Presses de la Renaissance, 2005.

²⁰ CEC, n°1006.

²¹ ANTOINE LE GRAND, *Vie*, 19.

²² *Catéchisme de l'Église catholique*, n°1006.

Dans toutes tes actions, dans toutes tes pensées tu devrais te comporter comme si tu devais mourir aujourd'hui. Si ta conscience était en bon état, tu ne craindrais pas beaucoup la mort. Il vaudrait mieux se garder de pécher que de fuir la mort. Si aujourd'hui tu n'es pas prêt, comment le seras-tu demain²³ ?

La mort nous rappelle le caractère compté du temps de notre salut et de notre sanctification. Il est en effet une vérité de foi que, à la mort, l'âme est fixée dans son état²⁴. Si on a durant sa vie terrestre refusé Dieu, ce refus pleinement libre sera alors le principe de la damnation éternelle. Si en revanche on a accepté Dieu, les portes de la vie éternelle nous seront ouvertes. Comme l'écrit saint Paul (2 Co 5, 10), c'est dans sa vie corporelle que l'homme décide de sa destinée éternelle : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal du Christ afin que chacun recueille le prix de ce qu'il aura fait pendant qu'il était dans son corps, soit en bien, soit en mal ». Et saint François de Sales ne disait pas autre chose :

C'est une chose assurée que l'état auquel nous nous trouverons à la fin de nos jours, lorsque Dieu coupera le fil de notre vie, sera celui où nous demeurerons pour toute l'éternité²⁵.

Ainsi,

Le sort de l'homme est [...] définitivement fixé au dernier instant de sa vie corporelle. La fin vers laquelle tend l'âme au moment où elle se sépare de son corps devient sa fin irrévocable pour le bien et pour le mal. Cet instant de la mort est l'analogue de celui où les anges, en un acte unique, se portèrent au bien et au mal, fixant

²³ THOMAS A KEMPIS, *Imitation du Christ*, 1, 23, 1.

²⁴ Ph.-M. MARGELIDON, *Les fins dernières*, Paris-Perpignan, Lethielleux (coll. « Sed contra »), 2016, p. 56, n. 54 : « L'homme demeure dans les dispositions déterminées qu'il avait à l'instant de la mort [...] L'immutabilité de la volonté répond à la fixité du choix et à la condition métaphysique de son existence d'âme séparée *in statu termini*. Elle n'est plus libre de poser un choix bon ou mauvais, méritoire ou déméritoire. L'âme est irréversiblement et irrévocablement engagée dans l'orientation définitive qu'elle s'est donnée, qui est sans retour et qui continue d'être par elle voulue sans remords ni repentir soit dans le bien soit dans le mal. Si l'âme, à la différence de l'ange, est ici-bas fluctuante, c'est en raison de son lien avec le corps, à la matière, seul principe d'instabilité et de mutabilité ; en outre l'intelligence humaine [...] est, dans la condition incarnée, progressive [...] ; en ce sens être incarnée est à la fois un risque et une chance de changement possible dans le bien ou dans le mal ». L'A. précise plus loin : « Précisons que la liberté ne consiste pas à pouvoir changer ; au contraire, ce pouvoir provient des limitations propres et des conditionnements que le libre-arbitre tient des conditions corporelles de son exercice sur la terre. Cette immutabilité de la volonté n'est pas contraire au libre-arbitre, car l'élection (jugement d'élection) porte sur le moyen d'atteindre la fin, non sur la fin elle-même » (*ibid.*, p. 57). Pour approfondissement, voir *ibid.*, p. 55-58.

²⁵ S. FRANÇOIS DE SALES, *Sermon pour le Vendredi saint*, Édition d'Annecy, t. 9 p. 283.

sans retour leur sort éternel. Seulement l'épreuve humaine, que l'instant de la mort termine, aura duré toute la vie terrestre²⁶.

La méditation de la mort nous rappelle donc l'importance de toutes nos actions. « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour » (saint Jean de la Croix). Nous pèserons dans la balance du jugement le poids de notre amour. Tout le reste disparaîtra pour toujours, comme nos éphémères châteaux de sable sur la plage construit le matin et balayés le soir par la marée montante.

Avec le Psalmiste, il nous faut donc demander au Seigneur de nous donner « d'apprendre la vraie mesure de nos jours », nos jours qui, dit-il « sont comme un souffle qui passe », « comme de la paille balayée par le vent », « comme l'herbe des champs aussitôt desséchée ». Nous devons nous tenir toujours prêts à comparaître devant Dieu, prêts à le rejoindre lorsque l'heure de notre mort sera venue. « Comprenez bien ceci, dit Jésus dans l'Évangile de saint Luc : si le maître de maison savait à quelle heure le voleur doit venir, il ne laisserait pas percer le mur de la maison. Vous aussi tenez-vous prêts, car c'est à l'heure où vous n'y pensez pas que le Fils de l'homme viendra » (Lc 12, 39-40).

La méditation fréquente de la mort peut donc donner un sens à notre vie et la rendre meilleure. Dieu nous attend au Ciel. Réfléchir à sa mort est donc tout sauf une complaisance morbide sur fond de haine de la vie et de ses joies légitimes. Elle aide à comprendre que seul l'amour est vraiment important, que seul l'amour restera.

CONCLUSION

Achevons cet enseignement sur le sens de la mort en soulignant le rôle que jouera la Vierge Marie quand nous vivrons notre grand passage vers l'éternité. En effet, comme nous le demandons à la sainte Vierge au moins 53 fois par jour (ou 62 fois si vous ajoutez à votre chapelet quotidien la prière de l'*Angélu*) – « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort » – la sainte Vierge sera à nos côtés pour nous soutenir lorsque nous devrons quitter cette terre. On raconte ainsi que saint Jean de Dieu se trouvant près de mourir, attendait la visite de la sainte Vierge. Ne la voyant pas, il s'attristait et peut-être s'en plaignait-il. Quand le moment fut venu, la divine Mère se montra devant lui, et, comme pour le reprendre tendrement de son peu de confiance, elle lui adressa ces paroles si réconfortantes pour nous : « Ce n'est pas ma coutume d'abandonner à pareille heure ceux qui m'ont suivie. »

²⁶ UN MOINE BÉNÉDICTIN, *Petit guide du pèlerin d'éternité*, Flavigny, Éditions Traditions monastiques, 2019, p. 25.

Instructif est également un songe reçu par Don Bosco. Dans la nuit du 6 décembre 1876, saint Dominique Savio visita en songe Don Bosco : « Mon cher Dominique, dis-moi ce qui t'a le plus consolé à l'heure de la mort ? – Ce fut l'assistance de l'aimable et puissante Mère de Dieu. Et cela, dites-le à vos fils, afin qu'ils ne cessent de la prier jusqu'à la fin de leur vie. »

Enfin, terminons par une histoire rapportée par dom Jean-Baptiste Chautard, père abbé de l'abbaye de Sept-Fons, au sujet de l'un de ses moines, ancien soldat, qui avant de mourir écrivit à sa mère : « Quand vous recevrez cette lettre, petite mère, votre fils sera au Ciel près de la Vierge Marie. » Ce religieux confia sa lettre à un ami qui s'étonna : « Êtes-vous si sûr d'aller au Ciel ? Vous n'avez pas toujours été un ange (en effet, le moine avait eu une vie peu recommandable avant sa conversion) ! » Le mourant répondit : « Un ange ! Je ne suis pas un ange, mais il ne s'agit pas de moi, il s'agit d'elle ! Je la connais, je suis sûr qu'elle languit de me voir ! » « Vous dépassez les bornes, la Sainte Vierge ne se languit tout de même pas de vous ! » lui répondit son ami. « Non, lui répondit le moine, je n'exagère pas, l'Immaculée me désire près d'elle. » Comme l'ami esquissait un sourire amusé, le mourant se redressa et lui posa cette question : « Dites-moi, oui ou non, l'est-elle ou ne l'est-elle pas ma mère ? »

Jean-Baptiste Chautard fut très marqué par cette histoire. De fait, elle montre bien, comme on a pu le dire, que si l'on a besoin d'une sage femme pour naître, on a encore plus besoin d'une femme sage pour mourir. En Marie, nous l'avons. Elle sera là pour nous aider à tout donner, dans la paix et la confiance, elle qui nous désire à ses côtés, pour l'éternité.

Terminons cette méditation en citant une prière que le Pape saint Jean-Paul II avait rédigée en 1985, en prévision de sa mort. Voilà ce que ce saint Pape disait à Dieu et qui nous apprend comment meurent les saints :

Si, un jour, la maladie devait envahir mon cerveau et anéantir ma lucidité, déjà, Seigneur, ma soumission est devant Toi et se poursuivra en une silencieuse adoration. Si, un jour, un état d'inconscience prolongée devait me terrasser, je veux que chacune de ces heures que j'aurai à vivre soit une suite ininterrompue d'actions de grâce et que mon dernier soupir soit aussi un soupir d'amour. Mon âme, guidée à cet instant par la main de Marie, se présentera devant Toi pour chanter tes louanges éternellement²⁷.

²⁷ JEAN-PAUL II, 18-05-1985, cité dans B. PEYROUS, *Prières pour cheminer dans la vie spirituelle*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2008.